



La Section clinique de Nantes

La session 2024-2025 :

*Comment s'orienter
dans les dires du sujet*

Le séminaire théorique

Lecture de Jacques Lacan, « *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud* » (1957), *Écrits*, Seuil, 1966.

Séance 5, mars 2025 : les lois de l'inconscient, pages 513 à 518.

Les lois de l'inconscient, par Éric Zuliani

Cette année, la session met l'accent sur les dires du sujet. En guise d'introduction, je voudrai revenir sur deux points.

L'acte psychanalytique vs la « santé mentale »

Le premier point est que, dans les pages que nous avons à lire aujourd'hui, vous trouvez une référence à la thérapeutique. Lacan y évoque la technique qui se déduit d'une pratique qui se règle sur les significations plutôt que sur la structure du langage. Il précise alors : « La technique qui se réclame de telles positions peut être fertile en effets divers, fort difficile à critiquer derrière l'égide thérapeutique. »¹ Il ajoute qu'il y a pourtant un paradoxe : le praticien suscite de manière d'autant plus véhémente la règle de l'association dite libre, c'est-à-dire la parole en quelque sorte, qu'il méconnaît la conception même de l'inconscient, c'est-à-dire sa structure de langage – ce qui ne l'empêche pas d'avoir ces effets « thérapeutiques ».

En 2008, J.-A. Miller a orienté son enseignement à partir des lois de l'inconscient, de la formation de l'inconscient, de la psychopathologie de la vie quotidienne pour contrer une tendance qui se développait à la fois en dehors du Champ freudien, comme à l'intérieur, dans l'ECF *via* son CPCT (Centre Psychanalytique de Consultations et de traitements). J.-A. Miller commence son cours par un retour à un texte de Freud : « La Finesse d'un acte manqué », court texte de trois pages de Freud datant de 1933. Il le commente dans ses cours du 19, 26 novembre et 3 décembre 2008, ce qui a valeur d'interprétation vigoureuse et urgente d'un moment de politique de la psychanalyse — il se demande carrément s'il ne faudrait pas envisager un retour à Lacan ! À l'époque, mais la chose est toujours présente, d'un côté la puissance des signifiants de santé mentale rend le champ freudien irrespirable, et de l'autre, le champ freudien se voit lui-même contaminé par le maître via l'expérience du CPCT-Paris. Il

¹ « *L'instance de la lettre dans l'inconscient ou la raison depuis Freud* », *Écrits*, p. 513.

choisit alors comme titre de son cours 2008-2009 « Choses de finesse en psychanalyse »². Il commente le texte de Freud afin d'en faire le paradigme de ce qu'il y développera. Ce texte, si maigre, relatant une chose si mince, est pourtant à ses yeux une arme pour rendre gorge à ce qui triomphe sur la scène du monde, la thérapeutique à laquelle on veut réduire la psychanalyse — dites que vous êtes thérapeutique ou périssez ! À partir de l'acte manqué que décrit Freud, qui tient sur une tête d'épingle, J.-A. Miller note que ce qui s'oppose au registre de la santé mentale, de la thérapeutique, c'est l'inconscient et ses lois au service d'une érotique, c'est Éros, le désir. Il indique que face à la souffrance humaine, deux voies se proposent : celle de la suggestion sociale et de la psychothérapie autoritaire, corrélées au seul principe de l'apprentissage ; ou celle de l'explicitation du désir. Dans cette dernière, il précise que c'est l'acte analytique qui la permet, car il libère de ce qui la contraint l'association dite libre, c'est-à-dire la parole. Si l'acte analytique concerne le désir, permet son explicitation, c'est qu'il dépend du désir du praticien, il y trouve son ressort. Donc à la question *comment s'orienter dans les dires du sujet*, la réponse n'est pas par les effets thérapeutiques, mais plutôt par les lois de l'inconscient. Dans le choix entre ces deux voies, votre désir est convoqué.

L'inconscient freudien vs la psyché

C'est pourquoi, c'est mon second point introductif, le texte de Lacan que nous étudions suit une logique. D'abord l'opposition saussurienne entre signifiant et signifié, puis la distinction entre métaphore et métonymie introduite par Jakobson à partir de deux types d'aphasie selon qu'elles touchent l'axe paradigmatique ou l'axe syntagmatique du langage. L'axe syntagmatique, c'est la phrase qui se déroule ; l'axe paradigmatique, ce sont les options qui se présentent à chaque moment dans le choix du mot, ce qui compose une sorte de virtualité de mots possibles. Je veux faire une première remarque : il y a une dysmétrie entre la métonymie et la métaphore, la première étant le courant, le commun de l'usage de la parole, alors que la métaphore créatrice est plus rare. Le ressort de la prolifération de la parole est donc d'abord métonymique, galopant, alors que la métaphore, celle qui fixe dans une étincelle³ est plus rare. Deuxièmement, pour mettre en lumière cette structure du langage, Lacan, vous l'aurez remarqué, ne passe pas par l'expérience disons clinique, mais par les textes de Freud qui, dit-il, a anticipé Saussure. Donc, *comment s'orienter dans les dires du sujet* ? En ne méconnaissant pas la structure contraignante qui conditionne ces dires, c'est-à-dire l'expérience analytique.

Dans cette partie du texte, Lacan souligne justement le choix de Freud qui, pour mettre à jour les lois de l'inconscient « dans leur extension la plus générale »⁴, ne passe pas par la névrose mais par le rêve. Il y aussi une distinction relevée par Lacan : celle de l'inconscient et du psychique. L'inconscient n'est pas le psychique, l'ordre psychologique étant tout autant parasité par l'inconscient, comme l'ensemble de nos conduites : la lecture de *La psychopathologie de la vie quotidienne* le démontre à la moindre page.

« L'expérience psychanalytique n'est pas autre chose que d'établir que l'inconscient ne laisse aucune de nos actions hors de son champ. Sa présence dans l'ordre psychologique, autrement dit dans les fonctions de relation de l'individu, mérite pourtant d'être précisée : elle n'est nullement coextensive à cet ordre, car nous savons que, si la motivation inconsciente se manifeste aussi bien dans des effets psychiques conscients que dans des effets psychiques inconscients, inversement c'est un rappel élémentaire que de faire remarquer qu'un grand

² Miller J.-A., « Choses de finesse en psychanalyse », cours de l'orientation lacanienne ; 2008-2009, inédit.

³ Lacan J., « L'instance de la lettre ... », *op. cit.*, 507 et 518.

⁴ *Ibid.*, p. 514.

nombre d'effets psychiques que le terme d'inconscient, au titre d'exclure le caractère de la conscience, désigne légitimement, n'en sont pas moins sans aucun rapport de leur nature avec l'inconscient au sens freudien. Ce n'est donc que par un abus de terme que l'on confond psychique et inconscient. »⁵

Commentons ce passage. Il y a d'abord, une présence de l'inconscient dans toutes nos actions, y compris dans l'ordre psychologique. Mais attention, l'inconscient n'est pas une partie de cet ordre psychologique. Afin de comprendre ce passage, il faut donner deux sens au mot inconscient : ce qui n'est pas conscient, et l'inconscient au sens freudien. Psychique et inconscient, au sens de Freud, ne se confondent donc pas. C'est par abus que s'est constitué par exemple la veine de la psychosomatique.

C'est pourquoi ce terme d'inconscient n'est pas d'un usage simple. D'ailleurs, à la page 75 de son écrit sur « L'inconscient »⁶ où il prend appui sur l'expérience du sujet schizophrénique, on voit Freud se débattre avec le binaire conscient/inconscient, tentant de dialoguer avec les philosophes et concluant à une certaine impasse. À ce binaire, il lui en substitue un autre : Acte psychique/pulsion et pour finir, représentation/corps. Disons alors que l'inconscient n'est pas psychique : il est logique.

Topique : métaphore et métonymie

Lacan procède de manière méthodique. Après avoir dégagé l'inconscient des attenances psychologiques, il définit une topique, c'est-à-dire un lieu, un champ. Quand vous parlez, ce qui est aussi une action humaine, ce que vous dites est soumis d'abord à l'algorithme qui régit ce lieu et qui peut se dire : la domination et les incidences du signifiant sur le signifié. C'est en ce point de l'algorithme que se croisent l'axe de la métonymie (connexion) et celui de la métaphore (substitution). Sous le principe de l'incidence du signifiant sur le signifié, quand vous parlez, des options de signifiants se prennent tant sur un axe que sur l'autre⁷.

Sur l'axe métonymique, le signifiant n'installe pas la signification, mais le manque à être que votre désir vise en même temps qu'il le supporte. Qu'est-ce à dire ? Que vous continuez de parler, vous en avez le désir, car un manque à dire se produit ce qui entraîne un reste à dire. Le procès est marqué du signe moins.

$$\frac{S1}{s} \rightarrow S2$$

Sur l'axe métaphorique, ce n'est pas la production d'un manque à être, mais d'une signification, poétique. Le procès est ici marqué du signe plus. C'est ici que se réalise le passage du signifiant dans le signifié et non sur l'axe métonymique donc. Ici (haut de la page p. 516), Lacan note que c'est là qu'il avait indiqué la place du sujet.

Les deux axes sont très différents dans leurs effets. Pour le premier qui concerne le désir, on pourrait parler d'effet objet et d'effet de manque. Pour le second plutôt d'effet sujet. Mais comme les deux axes sont indissociables, on a là un nouage entre le registre du sujet comme sujet du signifiant avec le sujet comme sujet du désir.

⁵ *Ibid.*

⁶ Freud S., « L'inconscient », *Métopsychoanalyse*, Paris, Gallimard, 1968, p. 75 et suivantes.

⁷ Cf. Le cas Emma, commenté à la session du 7 décembre 2024, <https://sectioncliniquenantes.fr/wp-content/uploads/2025/01/24-12-07-Session-EZ-DEF-ultime.pdf>

Lacan situe le désir par rapport à la chaîne signifiante, sur l'axe métonymique. Il court entre les signifiants et semble impossible à l'arrêter à une place donnée. Le désir vient en équivalence à la métonymie, mouvement que l'on trouve aussi concernant le sens qui, dans un récit métonymique, un roman réaliste, ne cesse de courir. Comment l'être parlant se débrouille-t-il avec ce désir sans cesse en mouvement ? Car il arrive bien qu'une rencontre permette une certaine fixation. Est-ce au niveau du désir qu'il faut penser la rencontre ou à un autre niveau ?

Quand vous parlez, quand vous assumez une position, une place, il se produit quelque chose de transcendant — le terme est à la page 516 à propos du sujet cartésien — dans le fait d'être représenté par un signifiant. Par exemple, une fois nommé Président de la Cour d'appel de Dresde, Schreber est représenté par ce signifiant. Il ne le supporte pas, et construira un délire jusqu'à voir son corps transformé en femme, et devenir la femme de Dieu.

Introduction du sujet par le cogito

Après avoir introduit la topique qui organise les conditions de l'expérience, le désir et l'effet sujet, « c'est la fonction du sujet (...) à laquelle il nous faut maintenant nous arrêter. »⁸ Cette façon de dire n'est pas sans rappeler un passage d'un autre écrit de Lacan : « La structure du langage une fois reconnue dans l'inconscient, quelle sorte de sujet pouvons-nous lui concevoir ? »⁹. C'est ici que Lacan convoque le cogito cartésien.

Lacan est revenu à de multiples reprises sur le cogito. Sans être exhaustif, il en parle dès ses « Propos sur la causalité psychique » dans une dispute avec Henri Ey, dans le Séminaire II, dans le texte que nous avons mis au programme cette année ; dans le Séminaire XIV récemment publié par J.-A. Miller ; dans « La science et la vérité », et j'en passe. Pour cette page et le début de la suivante, qui ne sont pas des plus simples, je me suis aidé d'un texte de J.-A. Miller : « Le désir de certitude – Descartes et l'ordre des raisons ». C'est le texte d'une allocution à l'occasion de l'inauguration du centre Descartes de Buenos-Aires en 1992.

Le Descartes de Lacan, et de J.-A. Miller d'ailleurs, est un Descartes lu par Guérault, et J.-A. Miller souligne combien la lecture de Guérault lisant Descartes a constitué pour lui un chemin vers Lacan : « Il a été comme une préparation à la lecture de Lacan, une préparation à le lire pas à pas et de manière systématique. »¹⁰ Le Descartes de Lacan référé à Guérault se trouve surtout dans le Séminaire XI et dans « La science et la vérité ».

De mon côté, je n'ai pas encore lu Guérault, mais j'ai découvert de manière revigorante le Descartes de Koyré, qui fait le récit de l'expérience subjective du cogito, ainsi que le Descartes de Canguilhem, qui en dénonce les mésusages psychologiques.

La façon dont Lacan se sert du cogito est d'autant plus surprenante que l'inconscient au sens freudien, et pas au sens psychologique, est impensable pour les cartésiens. On pourrait dire qu'ils n'admettent pas une raison qui inclut l'inconscient freudien, qui est pour eux une objection à la transparence du cogito.

Or, en reprenant le cogito selon Guérault, Lacan fait apparaître le sujet cartésien comme sujet barré. Il introduit l'idée que le sujet de l'inconscient est le sujet cartésien – autrement dit, le

⁸ Lacan J., « L'instance de la lettre ... », *op. cit.*, p. 516.

⁹ Lacan J., « Subversion du sujet et dialectique du désir », *op. cit.*, p. 800.

¹⁰ Miller J.-A., « Le désir de certitude – Descartes et l'ordre des raisons », [on line](#).

sujet en tant que vide, pur point sans contenu. Répondant à des étudiants en philosophie, Lacan précise que l'ascèse cartésienne mène en effet, au point où « conscience et sujet coïncident »¹¹, mais ajoute qu'il serait faux de « tenir ce moment privilégié pour exhaustif du sujet »¹². L'erreur des cartésiens est d'avoir pensé que ce qui est vrai à un moment donné est valide dans toute la sphère du sujet, c'est-à-dire d'avoir mis une égalité entre sujet = conscience.

Dans cette page 516, Lacan souligne d'abord que le cogito a présidé à la naissance de la science moderne. On retrouve tout au long de son enseignement cette veine où le sujet de la science est finalement le sujet de la psychanalyse, où la psychanalyse se situe relativement aux avancées de la science.

Énoncé, énonciation

L'opération de Lacan consiste à diviser l'énoncé cartésien : il le fait de multiples manières. Il réfute la simplicité voire la platitude du « je pense, donc je suis ». Cet énoncé implique nécessairement que je suis celui qui dit *je suis*, distinguant ainsi celui qui est de celui qui dit. À partir de l'énoncé, Lacan fait surgir un sujet de l'énonciation. Cette phrase recèle, en effet, une duplicité cachée : être et dire que l'on est, ce n'est pas la même chose. Il existe une inévitable division entre le « je suis » au niveau de l'être et le « je suis » au niveau de l'énoncé et de son sens. Cela n'annule pas l'argument de Descartes, mais permet d'introduire une raison incluant Freud, d'où « la raison depuis Freud ». C'est pourquoi Lacan peut écrire dans cette page : « *Cogito ergo sum* », *ubi cogito, ibi um* (« *Je pense donc je suis* », *là je pense, ici je suis*). Avec sa formule, Descartes affirme l'existence d'un sujet épuré, transparent : le sujet transcendantal, celui qui noue en lui, pour la science et pour l'homme moderne si sûr d'être lui-même, savoir et certitude. Côté savoir et science on voit ce que ça donne ; côté certitude, on gagnerait à considérer que le moment trans que nous avons connu s'inscrivait moins dans le registre du savoir que dans celui de la certitude. L'identité permet-elle d'y accéder ? Dans l'expérience analytique, comment cette certitude s'obtient-elle ? Dans le champ du signifiant ? Du côté de l'objet a ?

La révolution freudienne, dont Lacan décrit à sa façon les mécanismes signifiants – algorithmes, métaphore et métonymie –, déplace ce positionnement. Là où je suis le jouet de ma pensée (dans l'inconscient), je ne suis pas (*ibi non sum*) ; et là où je ne pense pas penser (dans le jeu du signifiant), c'est là qu'est mon être. Puisque le signifiant et le signifié n'ont pas d'axe commun, l'homme ne peut être placé en un point fixe, un lieu central où le signifiant et le signifié se correspondraient. D'où la référence à la « révolution copernicienne » de Freud en bas de la page 516. Retenons que sa lecture du cogito cartésien à l'aune de l'inconscient freudien révèle le véritable statut de ce cogito : un voile, une suture du sujet divisé.

Dans cette page, il s'agit moins de lire une analyse philosophique de Lacan, c'est-à-dire de ramener Lacan à la philosophie, que de constater que l'on peut formuler le sujet de l'inconscient avec des termes qui correspondent à ceux de Descartes.

J.-A. Miller va jusqu'à dire que « Lacan a longtemps médité le cogito, l'a retourné dans tous les sens (...) jusqu'à conclure qu'il n'était pas ce que pensait un vain peuple, celui des philosophes, à savoir le fondement de la conscience, mais son envers, et bien plutôt le ressort

¹¹ Lacan J., « Réponses à des étudiants en philosophie », *Cahiers pour l'analyse*, n°3, 1966, p. 7.

¹² *Ibid.*

de ce que Freud a nommé *Das Unbewusste*. »¹³ Pour Descartes, dans l'ensemble de mes actions, ma pensée fait exception : c'est la seule de mes actions dont je puisse être certain. À partir de là, je conclus de la pensée à l'existence, du *je pense* au *je suis*. Avec l'introduction de l'inconscient, il n'en est rien : deux *je suis* sont à distinguer : le *je suis* d'existence et le *je suis* de sens ou de pensée.

Cogito versus Dico

Pour les plus perspicaces, vous aurez noté que ces deux pages mais surtout le haut de la page 517, entrent en résonance avec les Journées 52 de l'ECF qui avaient pour titre *Je suis ce que je dis – Déni contemporains de l'inconscient*. Il s'agissait de la mise en évidence par J.-A. Miller, non pas d'un cogito mais d'un dico propre à notre modernité, hanté par l'identité : chercher à être identique à soi-même, avec un certain refus de l'algorithme qui fait que quand je parle j'en dis plus que je ne le pense, mais aussi refus de la métonymie et de la métaphore ; bref, déni de l'inconscient. Ce déni contemporain alla même très concrètement jusqu'à vouloir judiciairiser quiconque susciterait la parole chez un sujet voulant transitionner. Ce n'est que par une action hâtive et décisive du Directoire de l'ECF que cette judiciairisation fut gommée de la loi qui se préparait.

Cette division, ce clivage du sujet, Lacan les dira autrement, ce qui peut aussi éclairer notre modernité : « Le faire s'y retrouver comme désirant, c'est à l'inverse de l'y faire se reconnaître comme sujet, car c'est comme en dérivation de la chaîne signifiante que court le ru du désir et le sujet doit profiter d'une voie de bretelle pour y attraper son propre *feedback*. »¹⁴ En d'autres termes, il y a une tension voire une incompatibilité — qui nécessite une voie de bretelle — entre le registre de la parole et celui du désir.

D'où la question malicieuse de Lacan en haut de la page 517 : « La place que j'occupe comme sujet de signifiant est-elle, par rapport à celle que j'occupe comme sujet du signifié, concentrique (le *même centre*) ou excentrique (un *autre centre*) ? »¹⁵ Il reformule la chose au paragraphe suivant : Il ne s'agit pas de savoir si je parle de moi de façon conforme à ce que je suis, mais si, quand j'en parle, je suis le même que celui dont je parle. Et il n'y a ici aucun inconvénient à faire intervenir le terme de pensée. Car Freud désigne de ce terme les éléments en jeu dans l'inconscient ; c'est-à-dire dans les mécanismes signifiants que je viens d'y reconnaître. »¹⁶ La réponse à cette question, Lacan la donne un peu plus loin : « le S et le s de l'algorithme saussurien ne sont pas dans le même plan, et l'homme se leurrait à se croire placé dans leur commun axe qui n'est nulle part. »¹⁷

Un sou est un sou

Au milieu de la page 517, Lacan évoque ce que ce serait de retourner la métonymie contre elle-même, ce qui aboutit à des énoncés tautologiques. Les exemples qu'il prend : la guerre est la guerre, un sou est un sou, sont autant d'énoncés qui, si on les mesure à la métonymie, indiquent un refus de la métaphore.

¹³ Miller, J.-A., « Les bobs et les bibis », site de la *Règle du Jeu*, [on line](#).

¹⁴ Lacan J., « La direction de la cure et les principes de son pouvoir », *Écrits, op. cit.*, p. 623.

¹⁵ Lacan J., « L'instance de la lettre ... », *op. cit.*, p. 517.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ *Ibid.* p. 518.

La métaphore impliquerait, en effet, qu'au signifiant la guerre, on substitue, pour lui donner un sens, un autre signifiant. En cela, la guerre est la guerre, c'est comme le degré zéro de la métonymie refusant la métaphore. Ces exemples de Lacan, viennent d'un texte de Jean Paulhan que j'avais étudié avec des étudiants de master pro et qui porte le titre : *Entretiens sur des faits divers*¹⁸, qui s'avèrent être des faits relevant du langage, de la parole animés en dialogues successifs.

Parmi ces entretiens, il y en a un qui s'intitule « Un sou est un sou »¹⁹ où Jean Paulhan examine cet énoncé, comme aussi bien l'énoncé *les affaires sont les affaires*, ou encore *à la guerre comme à la guerre*. Paulhan analyse ça en tant qu'argument ayant pour but de vous clouer le bec. Il restitue la place de la tautologie dans l'argumentation, il met en fonction l'énoncé tautologique dans la communication intersubjective, c'est-à-dire à quel moment vient-on à dire *un sou est un sou*. Quand est-ce que la mère dit à son enfant qu'*un sou est un sou* ? « C'est pour le retenir d'être dépensier, dit-il, ou, j'en ai peur, charitable. »²⁰ Et il ajoute, parce qu'il examine aussi cette tautologie : « Nous ne disons guère : *je suis comme je suis*, sans donner à entendre : et il faut me prendre comme ce que je suis. »²¹

Puis il applique la tautologie à la question du *Je*, et précisément à la question de l'ego du cogito cartésien ; voilà ce qu'il dit : « Si je me décide à n'être que ce que je suis, comment ici me détacher de cette évidence que je suis dans cet acte même ? »²² Ça consiste à rapporter la réduction du sens à zéro, à une décision : le refus, le déni de toute métaphore en ce qui me concerne. À l'inverse, la métaphore serait : plutôt que de me réduire à être ce que je suis, j'entreprends de le devenir. C'est donc ici, plus fondamentalement, un refus du signifiant qu'il s'agit. Et il me semble que cliniquement, nous avons ces cas de figure, par exemple certains cas de « phobie » scolaire.

Sur ces considérations concernant le sens, Lacan donne sa conclusion dans une superbe phrase : « Mots qui à toute oreille suspendue rendent sensible dans quelle ambiguïté de furet fuit sous nos prises l'anneau du sens sur la ficelle verbale. »²³ Et en effet, métaphore et métonymie sont construit essentiellement sur le rapport à la vérité. La fuite du sens suppose déjà, à ce moment de l'enseignement de Lacan, une certaine dépréciation de la vérité, car il n'y a pas de sens absolu, mais un sens qui fuit.

¹⁸ Paulhan J., *Entretiens sur des faits divers*, Paris, Gallimard, 1945.

¹⁹ *Ibid.*, p. 142 à 147.

²⁰ *Ibid.*, p. 144.

²¹ *Ibid.*

²² Lacan J., « L'instance de la lettre ... », *op. cit.*, p. 517.

²³ *Ibid.*